

Supplément au SOP n° 303, décembre 2005

« VOICI, JE FAIS TOUTES CHOSES NOUVELLES »

Communication de l'évêque KALLISTOS (Ware),
auxiliaire du diocèse du patriarcat œcuménique
en Grande-Bretagne, professeur émérite de l'université d'Oxford,
présentée au 12^e congrès orthodoxe d'Europe occidentale

(Blankenberge, Belgique, 29-31 octobre 2005)

Document 303.B

« VOICI, JE FAIS TOUTES CHOSES NOUVELLES »

J'ai une raison personnelle d'être enchanté du thème qui a été choisi pour le XII^e congrès orthodoxe d'Europe occidentale : « *Voici, je fais toutes choses nouvelles* » (Apocalypse 21,5). Je suis particulièrement heureux de ce choix car cet intitulé est une citation de l'Apocalypse, et plus précisément du récit de la grande vision qu'a eue saint Jean sur l'île de Patmos. Il se trouve que j'ai moi-même passé plusieurs mois de ma vie à Patmos, en tant que frère au monastère de Saint-Jean-le-Théologien, qui est à la fois au centre et au coeur de l'île.

Je me souviens d'être un jour descendu dans la cour du monastère, et d'avoir été intercepté par un groupe de touristes américains. « Parlez-vous anglais ? », me demandèrent-ils. Je répondis : « Un peu, oui ». Après un moment ils remarquèrent : « Votre anglais est très bon. » Je répondis, avec ce qui, je l'espère, était une modestie de bon aloi : « Je fais de mon mieux. » Ils finirent par demander : « Dites-nous, comment donc avez-vous appris à parler anglais aussi bien ? » Le plus honnêtement du monde je répondis : « Je l'ai appris comme ça. »

Ainsi, c'est en anglais, dans cette langue que j'ai apprise à un âge dont je n'ai aucun souvenir conscient, que j'ai choisi de m'exprimer devant vous aujourd'hui.

Quel genre de nouveauté ?

Comment les premiers auditeurs du Christ ont-ils réagi lorsqu'ils l'entendirent prêcher en public pour la première fois ? « Ils étaient dans l'étonnement », nous dit-on, « et ils ne cessaient de se demander les uns aux autres : qu'est-ce donc que cela ? Un enseignement nouveau ! » (Marc 1,27). Telle fut la première réaction des premiers auditeurs de notre Seigneur. Ils furent frappés par la nouveauté de son message : « Nous n'avons jamais rien entendu de tel ! » (cf. Marc 2,12). Jésus lui-même faisait référence à son enseignement en parlant d'un « vin nouveau » qui doit être versé dans des « outres neuves » (Marc 2,22). À la dernière Cène, il donna à ses disciples ce qu'il appela un « commandement nouveau » : « Je vous donne un commandement nouveau, aimez-vous les uns les autres » (Jean 13,34). Et lorsqu'il institua l'eucharistie, il souligna sa nouveauté : « Cette coupe est la nouvelle alliance scellée de mon sang » (1 Corinthiens 11,25).

Ainsi, la nouveauté est l'un des signes distinctifs de la Bonne Nouvelle que Jésus Christ transmet au genre humain durant sa vie sur terre. Si le christianisme nous semble aujourd'hui bien familier, voire ennuyeux, alors cela ne fait que montrer combien nous nous sommes éloignés de l'esprit de l'Église apostolique.

Il y a cependant différents niveaux de nouveauté. Par « nouveau » nous pouvons comprendre, au premier abord, une chose inattendue, surprenante, ou non conventionnelle ; une chose que nous entendons ou voyons pour la première fois, une chose à laquelle nous n'avons jamais pensé auparavant. Mais, dans ce cas, la chose « nouvelle » ne doit pas forcément être totalement différente de ce qui existait auparavant : elle peut tout simplement être une évolution nouvelle, s'inscrivant toutefois dans la continuité de ce que nous faisons ou savons déjà. Mais, en y repensant, « nouveau » peut simplement signifier, dans un sens bien plus radical, l'invasion, l'irruption violente d'un niveau de réalité complètement différent, une révolution, une discontinuité totale.

C'est dans ce second sens que l'enseignement du Christ et sa vie terrestre sont « nouveaux ». L'incarnation de la deuxième personne de la Sainte Trinité est précisément l'irruption, dans notre monde déchu, d'un niveau de réalité entièrement différent. Le Christ, comme incarnation de Dieu, est « l'au-delà au milieu de nous », pour utiliser l'expression de Dietrich Bonhoeffer. La signification de la vie terrestre du Christ est l'irruption du siècle à venir dans le siècle présent ; c'est parce qu'elle est eschatologique qu'elle est nouvelle, parce qu'elle est l'inauguration de la Fin, la révélation de l'Éternité au sein du temps lui-même, de l'infini dans l'espace. De même qu'il y a eu une longue préparation de la venue du Christ, autant dans l'Ancien Testament que dans la philosophie hellénique, l'Incarnation elle-même représente un commencement totalement neuf, une rupture dans la continuité. Selon un sermon de Noël attribué à saint Basile le Grand, la nativité de notre Seigneur est « le jour de la naissance de la race humaine », et nous pourrions ajouter qu'elle est le jour de la naissance du monde dans son ensemble.

Dans cette perspective, considérons attentivement les mots du Christ ressuscité qui forment l'intitulé de ce congrès : « Voici, je fais toutes choses nouvelles » (Apocalypse 21,5). Il ne dit pas : « Je fais des choses toutes nouvelles » mais il dit : « Je permets à toutes choses d'exister d'une façon nouvelle. » La nouveauté que le Seigneur incarné nous apporte ne réside pas dans le fait qu'un ordre entièrement nouveau d'objets et de personnes est soudain amené à l'existence. Non, la nouveauté réside dans le fait que les personnes et les choses qui existent déjà sont élevées à un niveau de réalité nouveau, transformées par – et emplies de – la gloire du siècle futur, qui est déjà présent. La nouveauté apportée par le Christ ne signifie pas l'abolition brutale de tout ce qui existait auparavant ; elle signifie plutôt que, dans le Christ, tout est devenu eschatologiquement transparent, transparent à la finalité ultime.

La transfiguration du Christ

Pour illustrer cela, nous pouvons évoquer la transfiguration du Christ sur le Mont Thabor. Il s'agit certainement d'un événement « nouveau » puisqu'il marque l'entrée dans ce monde de la gloire de la Parousie, la lumière divine du siècle à venir, c'est-à-dire un niveau de réalité différent. Mais en même temps, les disciples ne sont pas enlevés de la terre pour être élevés vers un autre monde. Ils se tiennent debout au même point géographique ; autour d'eux se trouvent toujours les mêmes rochers, les mêmes plantes ; et le Christ, bien que rayonnant de gloire, porte toujours les mêmes vêtements. Le mystère de la Transfiguration ne réside pas dans l'abolition ou la disparition de ces choses, mais dans leur transformation. Le corps physique du Christ n'a pas cessé d'appartenir au monde matériel auquel il a toujours appartenu, mais la splendeur de l'éternité irradie depuis ce corps et à travers lui. Les rochers et les plantes demeurent à l'endroit où ils se sont toujours trouvés, bien qu'ils soient illuminés par la Lumière incréée qui ne connaît pas de crépuscule. Rien n'est aboli mais tout est déifié. Ainsi, ce qui est révélé sous nos yeux à la transfiguration du Sauveur, ce ne sont pas des « choses toutes nouvelles » mais précisément « toutes choses faites nouvelles ».

Un sens similaire devrait être attribué à l'expression qu'utilise saint Paul : « une nouvelle création », « une nouvelle créature ». « Si quelqu'un est en Christ, dit l'apôtre, il ou elle est une créature nouvelle ; le monde ancien est passé, voici que tout est devenu nouveau, une réalité nouvelle est là » (2 Corinthiens 5,17 ; cf. Galates 6,15). L'apôtre ne signifie pas que dans le Christ nous perdons notre identité et devenons une personne entièrement différente, qui n'avait pas d'existence auparavant. Non, bien que sauvés en Christ, Pierre est toujours Pierre, Paul est toujours Paul, Jean est toujours Jean. Chacun de nous est toujours la personne qu'elle était ; cependant cette personnalité, toujours la même, est transfigurée, glorifiée, déifiée. « Une nouvelle création » signifie qu'elle est « recréée par la gloire du siècle à venir ».

La seule joie possible

L'une des caractéristiques premières de cette nouveauté radicale que le Christ nous confère est l'élément de la joie. Le père Alexandre Schmemmann a écrit de façon éloquente sur l'importance de la joie ; et, bien qu'il n'utilise pas le terme « nouveau » dans le passage que je m'appête à citer, ce qu'il décrit n'en reste pas moins, précisément, la nouveauté que le Sauveur nous apporte :

Dès sa naissance, le christianisme a été la proclamation de la joie, de la seule joie possible sur terre. (...) Sans la proclamation de cette joie, le christianisme est incompréhensible. C'est seulement comme joie que le christianisme a triomphé dans le monde, il a perdu le monde quand il a perdu la joie, quant il a cessé d'en être le témoin. De toutes les accusations portées contre les chrétiens, la plus terrible a été lancée par Nietzsche quand il a dit que les chrétiens étaient sans joie... « Voici que je vous annonce une grande joie », ainsi commence l'Évangile ; et voici comment il se termine : « Ils l'adorèrent et retournèrent à Jérusalem emplis d'une grande joie » (Luc 2,10 ; 24,52).

Père Alexandre Schmemmann, *Pour la vie du monde* (Desclée, 1969), p. 25-26.

Tout en maintenant tout ce que le père Alexandre Schmemmann dit ici de cette « grande joie », il nous faut ajouter ceci : jusqu'au second avènement, la « joie » que le Seigneur incarné nous apporte ira toujours de pair avec le fait de porter la croix. Ce n'est pas sans raison qu'à notre baptême une croix nous est mise autour du cou ; ce n'est pas sans raison que pendant l'office du mariage des couronnes sont placées sur la tête des époux, qui ne symbolisent pas uniquement la victoire mais également le martyr. Comme nous chantons chaque semaine aux matines du dimanche : « Voici que *par la croix* la joie est venue dans le monde entier. » *Par la croix* : il ne peut y avoir d'autre chemin.

La Résurrection comme événement « nouveau »

Le fait de comprendre le terme « nouveau » dans ce sens plus profond et plus étendu, comme l'irruption du siècle à venir dans le siècle présent, nous permet de dire que l'événement « nouveau » par excellence, l'événement qui est suprêmement et incomparablement nouveau, c'est la résurrection du Christ, « re-surgi » du tombeau le troisième jour. Dans le temps historique, la Résurrection a lieu le premier jour de la semaine ; mais aussitôt qu'on la considère dans une perspective eschatologique, on réalise qu'elle a lieu le huitième jour, le jour « nouveau » du siècle à venir, lorsque le temps est transfiguré par l'éternité. (Je me rappelle à ce propos le titre de l'un des premiers ouvrages d'Olivier Clément, *Transfigurer le temps*, qui fut publié il y a quelque quarante-six ans, en 1959. Il a, depuis ce temps, écrit tant d'autres livres qui ont immensément enrichi notre vie et notre témoignage d'orthodoxes ! Des raisons de santé l'empêchent d'être avec nous aujourd'hui ; mais, ayant à l'esprit sa merveilleuse contribution à l'action de la Fraternité orthodoxe depuis sa fondation, il est juste que nous lui exprimions notre admiration et notre gratitude.)

La « nouveauté » de la Résurrection est exprimée de façon fort émouvante par saint Nicolas (Vélimirovitch), évêque de Zica, un théologien serbe et un confesseur de la foi. En parlant de la célébration pascale à laquelle il avait assisté à Jérusalem, il écrit :

Nous nous sommes rassemblés, et finalement nos espoirs furent exaucés. Lorsque le patriarche chanta « Le Christ est ressuscité », nos âmes furent soulagées d'un lourd fardeau. Nous eûmes l'impression d'être nous aussi ressuscités d'entre les morts. D'un seul coup, le même cri retentit de toutes parts, comme le bruit de nombreuses chutes d'eau : « Le Christ est ressuscité », reprirent les Grecs, les Russes, les Arabes, les Serbes, les Coptes, les Arméniens, les Éthiopiens, tous les uns après les autres, chacun dans sa propre langue, selon sa propre mélodie... En sortant de l'office à l'aube, nous regardions tout à la lumière de la gloire de la résurrection du Christ, et tout apparaissait différent de ce qui était la veille encore ; tout semblait

meilleur, plus expressif, plus glorieux. Ce n'est qu'à la lumière de la Résurrection que la vie reçoit un sens.

« Missionary Letters », in *The Journal of the Fellowship of St. Alban and St. Sergius*, n° 24 (1934), p. 26-27 (extraits).

« Tout apparaissait différent de ce qui était la veille encore ». En sortant du Saint-Sépulcre à l'aube, saint Nicolas ne vit pas des « choses nouvelles » mais les mêmes choses d'une nouvelle façon : « meilleures, plus expressives, plus glorieuses ». Son expérience confirme exactement le sens des mots du Christ : « Je fais toutes choses nouvelles. »

La « nouveauté » de la Résurrection est également soulignée de façon très marquante par le père Dumitru Staniloaë, théologien roumain et docteur de l'Église :

La Résurrection est le fondement le plus solide sur lequel repose l'espérance et la joie qui caractérisent l'orthodoxie et qui pénètrent toute sa liturgie. Pâques, le centre de la vie liturgique orthodoxe, est une explosion de joie, cette même joie que les disciples ressentirent lorsqu'ils virent le Sauveur ressuscité. C'est l'explosion d'une joie cosmique devant le triomphe de la vie, après la tristesse accablante devant la mort. (...) À présent toutes choses sont emplies de la certitude de la vie, alors qu'auparavant tout allait inébranlablement vers la mort. (...) Le culte orthodoxe tout entier vibre de cette joie de la Résurrection, et se trouve ainsi pénétré d'une tension eschatologique de l'espérance en la Résurrection finale. (...) Le temps, au lieu d'être un temps orienté vers la mort, suivant son cours dans une obscurité qui n'a pas de sens, est devenu un temps orienté vers la Résurrection, une fête sans fin, lumineuse et inaltérable. (...) Chaque jour devient une vigile du Dimanche éternel.

« L'orthodoxie, la vie dans la Résurrection »,
in *Eastern Churches Review* 2 :4 (1969), p. 370.

Selon le père Dumitru, la résurrection du Christ est absolument nouvelle parce qu'elle signifie un changement fondamental dans l'orientation du temps et de l'histoire. Le temps, qui se dirigeait vers la mort, est devenu un temps en marche vers la vie éternelle, vers la Fin, vers le Siècle à venir. Et puisque la résurrection du Christ représente l'inauguration de l'*Eschaton*, nous pouvons dire que le temps et l'histoire, au lieu d'être un mouvement du passé vers le présent, est devenu un mouvement à partir du futur vers le présent : l'histoire vient à nous depuis le futur, depuis le jour dernier, depuis la résurrection finale, lorsque toutes choses auront été faites nouvelles.

Le corps ressuscité du Christ : une nouvelle façon d'exister

« Voici, je fais toutes choses nouvelles. » Essayons de pénétrer plus profondément le sens de la Résurrection, ce que signifie la « nouveauté », mais aussi la façon dont elle exprime la continuité. La Résurrection exprime la continuité, car le Christ se lève du tombeau dans le *même* corps qu'auparavant. Et pourtant il s'agit d'un événement « nouveau », puisque le corps du Christ a été *transformé* et *rendu spirituel*.

Les récits de l'Évangile sont extrêmement clairs et sans ambiguïté sur le fait que lorsque le Christ apparaît à ses disciples le troisième jour, ce n'est pas dans un corps autre, mais qu'il s'agit bien du même corps physique, celui qui a été pendu sur la croix et dans lequel il est mort. Il est frappant de constater que lorsqu'il se présente devant les disciples le soir de Pâques, la première chose qu'il fait est de leur montrer les blessures causées par les clous à ses mains, et son côté qui avait été percé par la lance du soldat (Jean 20,20). Pourquoi donc fait-il cela ? À cela nous pouvons répondre que le Seigneur veut qu'il soit clair pour ses disciples que, bien qu'il soit ressuscité d'entre les morts, il continue d'être impliqué dans la souffrance et l'angoisse du monde ; à l'intérieur de son être parfait il y a une place pour notre douleur et notre chagrin. Nous pouvons appliquer au Christ ressuscité et glorifié les mots de Léon Bloy : « Souffrir passe, avoir

souffert ne passe jamais. » Comme l'affirme Pascal, « Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde ».

Il y a pourtant une seconde raison, plus directe, pour laquelle il était nécessaire que Jésus montre à ses disciples les blessures sur ses mains et son côté : c'est afin qu'ils le reconnaissent, et pour qu'il ne fasse plus aucun doute que le corps de souffrance sur le Golgotha et le corps ressuscité qu'ils ont à présent devant eux ne sont qu'un seul et même corps. Le Christ n'est pas ressuscité dans un nouveau corps.

Cependant, bien que le corps ressuscité du Christ ne soit pas un nouveau corps, il a acquis une nouvelle façon d'exister. Il y a une étrangeté, un mystère qui enveloppe son corps ressuscité : il franchit des portes closes (Jean 20,19)... Jésus n'est pas immédiatement reconnu par ses disciples au lac de Tibériade (Jean 21,4), ou par Luc et Cléopas sur la route d'Emmaüs (Luc 24,16). Il a le même corps qu'avant, et pourtant ce corps est différent, car il est devenu ce que saint Paul appelle un « corps spirituel » (1 Corinthiens 15,44). Cela ne signifie d'aucune façon qu'il est irréel ou bien dématérialisé. Non, c'est bien un corps pleinement physique, formé de la substance matérielle de cette terre, « d'os et de chair », comme le Christ le dit lui-même (Luc 24,39). Mais sa matérialité a été transfigurée par le pouvoir de l'Esprit, et, de cette façon, il a été délivré des restrictions auxquelles nos corps sont habituellement soumis. Pourtant, bien qu'il ait été transformé, il s'agit toujours d'un corps physique, et toujours du même corps qu'auparavant. « Voici, je fais toutes choses nouvelles. »

« Ce qui est à toi, le tenant de toi »

Comment devons-nous entrer dans cette « nouveauté » de la Résurrection et la partager avec les autres ? Nous pouvons trouver une réponse, je pense, dans les mots des célébrants de la divine liturgie, juste avant l'épiclese de l'Esprit sur les saints dons : « Ce qui est à toi, le tenant de toi, nous te l'offrons en tout et pour tout. »

Il y a nombre de façons différentes de définir « l'animal humain ». Nous pouvons dire que l'homme est un animal qui pleure et qui rit. Nous pouvons dire, avec les Stoïciens, qu'il est un animal pensant, un « animal raisonnable », un *logikon zôon*, c'est-à-dire un être vivant doué de raison ; ou, avec Aristote, qu'il est un « animal politique », *politikon zoôn*, un être doté d'une conscience citoyenne. Mais nous nous approchons certainement plus près du cœur du problème si nous définissons l'homme comme un animal *eucharistique*, un être dont la vocation suprême est d'agir comme prêtre de la création, et d'offrir à Dieu le monde, comme action de grâces. Tel devrait être notre modèle premier de ce que signifie être humain : ce n'est pas l'homme penseur ou l'homme artisan, mais l'homme « offrant », celui qui offre. C'est par l'offrande, par l'action de grâces, par la doxologie, en rendant gloire à Dieu, que nous acquérons notre véritable identité.

C'est donc cela qui est notre tâche prééminente en tant qu'êtres humains créés à l'image et à la ressemblance de Dieu : transformer le monde en une « *offrande eucharistique* ». J'emprunte cette dernière expression au message de Noël de feu le patriarche œcuménique Dimitrios I^{er}, en 1989 :

Considérons nous, chacun selon sa situation, comme *personnellement responsables* du monde qui nous a été confié par Dieu en mains propres. Rien de ce que le Fils de Dieu a assumé et de ce qu'il a fait de son propre corps par son Incarnation ne peut périr, ne doit périr. Mais cela doit devenir *offrande eucharistique* au Créateur, pain de vie, partagé avec les autres avec justice et avec amour, une hymne de louanges pour toutes les créatures de Dieu.

« Tant que je ne suis pas aimé, je reste inintelligible pour moi-même »

Cependant, si nous voulons réellement transformer le monde en une offrande eucharistique, deux choses sont nécessaires : le *sacrifice* et l'*amour*. D'abord, il ne peut y avoir aucun acte d'offrande qui soit authentique sans sacrifice et sans mort à soi-même, sans un esprit de *kénose* et d'ascèse (en prenant l'ascétisme dans son sens le plus large). Ainsi que le dit David, roi d'Israël, « je ne veux pas offrir au Seigneur mon Dieu des sacrifices qui ne me coûtent rien » (2 Samuel 24,24) Ainsi que le souligne l'actuel patriarche œcuménique Bartholomée I^{er} : « Sans un sacrifice qui nous coûte et qui est sans aucun compromis, nous ne serons jamais capables d'agir comme prêtres de la création. Sans sacrifice, il ne peut y avoir de salut pour le monde, pas de guérison, pas d'espoir d'un futur meilleur. Sans sacrifice, il ne peut y avoir de bénédiction, pas de transfiguration du cosmos. »

D'autre part, et c'est peut-être plus important encore, il ne peut y avoir d'acte d'offrande authentique sans *amour*. Sans un amour réel pour Dieu et les uns pour les autres, nous ne pourrions jamais transformer le monde en une oblation eucharistique. Ainsi que Paul Evdokimov l'a écrit, en citant la *Philocalie*, la chose la plus importante qui puisse se produire entre Dieu et l'homme, et également entre une personne humaine et une autre, c'est le fait d'aimer et d'être aimé. C'est l'amour qui est au cœur du mystère divin de la Sainte Trinité ; c'est l'amour qui est au cœur du mystère de l'homme créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance.

Au commencement de l'époque moderne, René Descartes prit pour point de départ l'axiome *Cogito, ergo sum*, « je pense, donc je suis ». Mais le fait de penser, la capacité de développer des arguments et de tirer des conclusions à travers l'usage de notre raisonnement, de notre cerveau, n'est pas notre seule fonction, ni même la plus importante pour nous en tant qu'êtres humains. Comme il aurait été plus sage de dire : *Amo, ergo sum*, « j'aime, donc je suis ! » Ou bien, mieux encore, il aurait pu utiliser la voix passive : *Amor, ergo sum*, « je suis aimé, donc je suis ». Comme l'a dit le père Dumitru Staniloaë, « Tant que je ne suis pas aimé par les autres, je reste inintelligible pour moi-même. »

« Aimez les arbres... »

L'amour, en effet, est la seule vraie réponse à la crise écologique actuelle. Je me rappelle comment, dans les années 1960, lorsque j'étais diacre au monastère Saint-Jean à Patmos, notre *geronta*, le père Amphilochios, nous disait toujours : « Savez-vous que Dieu nous a donné un commandement de plus, qu'on ne trouve pas dans les Écritures ? C'est le commandement d'*aimer les arbres*. » Celui qui n'aimait pas les arbres, croyait-il, n'aimait pas le Christ. « Lorsque vous plantez un arbre, nous disait-il, vous plantez l'espoir, vous plantez la paix, vous plantez l'amour, et vous recevez la bénédiction de Dieu. » Cet écologiste, bien avant que l'écologie ne devienne à la mode, donnait comme *epitimion*, comme pénitence, aux fermiers locaux dont il entendait les confessions la tâche de planter un arbre. Mais ce n'était pas tout. Il faisait lui-même le tour de l'île pour voir comment ils s'acquittaient de leur pénitence, pour voir s'ils arrosaient convenablement leur *epitimion*, s'ils veillaient à ce que l'*epitimion* ne soit pas mangé par les chèvres. Son exemple et son influence ont transformé l'île : là où, quatre-vingts années auparavant, il n'y avait que des pentes dénudées et infertiles, il y a aujourd'hui des bosquets florissants de pins et d'eucalyptus.

« Aimez les arbres », insistait le père Amphilochios. N'avait-il pas raison de souligner la nécessité de l'amour ? C'est certainement l'amour, et lui seul, qui nous permettra de résoudre nos problèmes liés à l'environnement. *Nous ne pouvons pas sauver ce que nous n'aimons pas*.

C'est donc là la meilleure façon dont nous pouvons vivre la grande joie dont parle le père Alexandre Schmemmann ; c'est la meilleure façon dont nous pouvons vivre l'expérience de la nouveauté eschatologique de la résurrection du Christ. « Ce qui est à toi, le tenant de toi, nous te

l'offrons en tout et pour tout. » En une action de grâce ardente et avec un amour sacrificiel, offrons à Dieu le monde qu'il nous a donné ; et, avec le monde, offrons nous nous-mêmes. Alors nous serons en mesure d'apprécier ce que Jésus notre Sauveur voulait dire par ces paroles : « Voici, je fais toutes choses nouvelles ». Et c'est alors que nous comprendrons le secret du « ciel nouveau » et de la « terre nouvelle ».

*(Texte revu et corrigé par l'auteur.
Certains intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Traduit de l'anglais par Juliana PIERRE

Rédaction et réalisation : Jean-Claude POLET, Serge TCHÉKAN,
Jean TCHÉKAN

	Abonnement annuel	
	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	34,00 €	67,00 €
Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande
